

Salon du livre de Saint-Lys
Concours de nouvelle 2011

Lauréate

Madame CAMOLESE Raymonde
pour sa nouvelle : *Sixty*

SIXTY
=====

J'ouvre la fenêtre. Un geai surpris quitte le cerisier et s'échappe vers le ciel pâle.

Le froid est saisissant et la neige est là, un peu souillée dès le matin.

Une voix traverse la couette et mendie un café.

D'accord. Mais doté d'une double mesure. Il serait temps de t'éveiller mon cher mari.

J'ai 60 ans aujourd'hui. Pour la première fois. Toute la France est au courant : La semaine dernière, les autorités locales m'ont transmis une invitation pour le repas du troisième âge et une réduction pour les tickets de bus ! Le lendemain, on me proposait de mettre en scène mon enterrement : Une convention originale me permettait par exemple de choisir un morceau de musique pour la cérémonie. J'ai la religion intermittente mais, de temps en temps, j'ai la panade œcuménique et une belle mélodie pour m'accompagner ad patres ne me déplairait pas !

Certes, cela aurait un prix. Mais on dirait de moi : Cela lui ressemble bien. Elle est morte en préférant Brassens au discours du curé !

Pour l'instant, un léger ronflement à l'arrière me signale que le café peut attendre.

Vaillamment, je pars acheter deux croissants.

La porte de la boulangerie émet un tintement joyeux, accordé à la boulangère, souriante et pimpante, décolletée par tous les temps, dont les seins exceptionnellement généreux m'évoquent une couvée de dinosaures...Sa chair dorée et tendre me paraît assortie à l'odeur du pain chaud.

Ai je à ce point l'air sombre ? Elle m'interroge sur mon état.

Je prends une voix de Cosette pour lui avouer ces 60 ans qui sonnent aujourd'hui pour moi comme un glas, dans l'indifférence générale à 10 hs du matin.

Éclatant d'abord d'un rire sonore, ses petites bises mouillées me donnent envie de me répandre en pleurs sur ce poitrail de nounou.

Les croissants seront mon lot de consolation. Cet élan de compassion ne me suffit pas. En passant devant l'église, il me vient même l'envie, comme un autre bien connu, de demander des comptes au Seigneur : Pourquoi cet abandon ? Mais calmons nous, n'exagérons rien !

La cuisine ne donnant pas signe de vie à mon retour, j'y laisse les croissants en évidence avec la tentation d'y planter une bougie, histoire de faire culpabiliser quelqu'un... J'écris cependant un mot à côté, que j'espère surprenant ou du moins inattendu : "Je vais faire un tour".

Je lance en passant un œil au miroir du couloir qui me renvoie un regard noir. Il y a déjà plusieurs mois que que les choses ne vont plus entre nous.

Dehors, le vent me gifle à nouveau. Faire la maligne par ce froid n'est pas de tout repos.

Je me dis que je verse dans le pathos, mais ce matin, je rêvais de bras. Dans lesquels oublier ces cheveux qui m'abandonnent et cette peau de décolleté qui vire au plissé soleil. Je vous entends déjà critiquer ma frivolité. Certes. Mais comment contrôler ce désarroi ?

La voiture ronfle jusqu'à la rivière. Sous le poids de la neige, les saules pleurent un peu plus que d'habitude...L'eau divague mollement entre les pierres en désordre. A l'arrêt, je me pelotonne sur le siège, les genoux repliés jusqu'au menton. Je m'autorise à penser en souriant que je dois ressembler à un gros fœtus.

Un grand père passe, trotinant courageusement derrière un toutou excité. Son regard inquisiteur, assorti d'un coup d'œil inattendu me laissent supposer le sens de ses interrogations. J'attends un amant ? Mais non Grand père ! Avec ce froid vous savez, la libido... Et mon grand âge de surcroît !

Une buse en passant me rappelle qu'il est dur de trouver sa pitance. La vie est là qui va et vient...Même Nietzsche se rappelle à moi : "Éternellement des êtres passent, dans la futilité des choses"...

Est ce bien le moment de se rajouter un coup d'angoisse existentielle ? Puérite cette partie de cache cache. Ridicules ces états d'âme. Oui...mais savoir ne guérit pas.

Bref, stop à la philo de comptoir. La radio dégouline une chanson guimauve et je commence à m'ennuyer. Lui ai-je laissé suffisamment de temps à ce mari ingrat pour s'interroger sur les raisons de cette curieuse absence ? Qu'il arrive à se poser des questions serait inespéré !

Mon père prétendait que tous les êtres secrétaient les mêmes comportements selon le pays dont ils étaient issus. Je m'étranglais alors de colère devant ce que je jugeais très réducteur.

Mais aurait-il raison? Aurais je comme mari une caricature d'italien? Fou de vie, de chansons, de jolies femmes et de bon vin? Cette façon de se pencher vers moi avec des yeux chavirés pour tenter de me persuader que je suis inoubliable. Ou l'emploi de ce "roucoulis" dans sa langue natale, merveilleusement modulée, qui me berce sans que j'en comprenne un traître mot, y compris dans des moments où le romantisme ne saute pas aux yeux, lors même de l'épluchage de carottes ou de navets ! Je fais bien sûr ma modeste et pour lui montrer que je ne suis pas tout à fait ensorcelée, je lui suggère en riant de ré-accorder ses violons de temps en temps. Mais on a beau être lucide, que faire contre la magie? Son charme agit-il sur les voisins lorsque, le Dimanche matin, il chante à pleine voix du Roberto Alagna en arrosant ses salades ? Pour l'instant, ils continuent de sourire...

Imperméable à toute angoisse, lui qui déclare avec emphase : " Le bonheur? C'est de respirer ! ", comment peut-il imaginer que je crains aujourd'hui de ne plus être à la hauteur de rien ? Les cinq sens de ces messieurs exigent de nous, femmes, une performance dont ils n'ont aucune conscience : satisfaire le miroir, tester des gestes créatifs, lénifier les mots quand ils sont en colère, improviser des recettes de cuisine deux fois par jour, et même sentir bon ! Que la vie se repose...Et m'autorise à goûter le luxe d'être moche, égoïste, asexuée et nourrie...Quelques jours seulement !

La buse là haut continue sa quête nourricière. Pas le temps de s'offrir des prises de tête ou des prises de bec.

Je décide de rentrer.

Soudain, la catastrophe : le démarreur reste muet.

Je n'ose y croire : cette ancienne et fidèle voiture ne m'a jamais trahi jusque là ! Ouvrir le capot ne m'apprend rien. L'espoir insensé d'y trouver un simple fil débranché s'évanouit rapidement. Divers essais confirment l'impensable : c'est la panne. De nombreuses et nouvelles tentatives n'ont pas davantage de succès et l'heure passe...

Personne à appeler dans ce lieu désert et pas de portable. Rejoindre la route à pied est la seule issue possible. Marcher dans ce magma se révèle périlleux et c'est épuisée et glacée que j'y parviens.

Du stop ? Impossible de m'y résoudre. D'ailleurs, peu de véhicules circulent sur cette route peu fréquentée et mes 60 ans n'inspirant ni le désir ni la pitié, j'avance lentement...

Soudain, un fourgon de la gendarmerie se profile à l'horizon. Le désespoir me fait lever les bras. Tentative réussie : il se gare lentement. Après un bref salut et avant que j'ai le temps d'expliquer ce que je fais là un Samedi par ce temps de corbeau, l'un des deux préposés m'informe qu'ils sont à la recherche d'une Ford Mondeo bleue marine. L'aurais je rencontrée ?

"Moi j'en ai une Monsieur, mais elle est en panne au bord de la rivière.

- Quel est votre nom Madame ?

J'apprends alors stupéfaite que c'est moi qu'ils recherchent ! Les heures passant, mon entourage, inquiet, après avoir vainement sillonné le village et interrogé la boulangère (les croissants étant une piste) celle-ci avait largement dramatisé "mon état désespéré", et toi, mon mari, tu t'étais résolu à appeler les enfants et à demander du secours : le frère de ton meilleur ami faisait partie de la gendarmerie locale et par chance, était de garde ce jour là. C'est donc lui qui était en train de me relater les événements.

Ma surprise passée et encouragée par son air bon enfant et celui de son collègue, je leur raconte alors sans pudeur mon épopée. C'est en riant qu'ils me souhaitent bon anniversaire me pressant de rentrer très vite rassurer tout le monde. Était ce légal ? Je leur propose un apéritif chez moi à condition qu'ils me ramènent en branchant leur sirène, histoire de rameuter les voisins pour les inviter à participer à la fête également. Ils obtempèrent ! Curieusement sans hésiter.

C'est donc avec un certain succès que nous rejoignons la maison...Les voisins n'avaient pas attendu la sirène et étaient déjà tous là, entourant enfants et petits enfants. Je réalisais d'un coup mon inconscience ! Pour s'être ainsi rassemblés, ils devaient s'attendre au pire et voir le fourgon s'ouvrir sur une civière...Au lieu de descendre de là en jouant la star comme prévu, je sors penaud et prête à toutes les excuses.

Mais que se passe t-il ? Non seulement ils ne s'approchent pas de nous pour demander des explications et ne laissent percer le moindre signe de panique, mais c'est alors que j'avance vers eux qu'ils m'accueillent à coups de boules de neige, chahutant et riant, mes petits enfants se mettant à chanter cette chanson sur la tendresse avec laquelle je les berçais lorsqu'ils étaient plus jeunes, et même toi, mon italien, tu restes imperturbable, ta grande silhouette collée au mur, les mains aux poches, un petit sourire ambigu sur les lèvres.

Figée dans l'incompréhension, au bord des larmes, je jette un coup d'œil désespéré à l'un des gendarmes, qui réagit immédiatement et vient me dire tout près : " Eh oui ! On a un téléphone figurez vous. Ils savaient que vous n' étiez pas morte ! Et vous n'avez pas tout vu !"

En effet, portée soudain en triomphe par mes fils, chacun se met à crier bon anniversaire et c'est toi qui me débarque dans la maison des voisins qui avaient proposé depuis quelques jours de préparer un apéritif pour l'évènement, afin de nous remercier de divers services rendus...Éblouie par le décor et la mise en scène, je me demande si je suis encore dans la réalité et si le froid n'a pas provoqué chez moi des hallucinations, comme je l'ai lu à propos du Grand Nord. Le plus jeune de mes petits enfant s'agrippe à mon cou et me ramène sur terre en m'expliquant que les festivités suivantes sont prévues chez eux, eux qui étaient censés être absents pour le week end !

Laissant sans doute passer le tsunami, tu avances enfin vers moi, et ce sont dans tes bras que je m'effondre, incapable d'endiguer le raz de marée. Voisins, enfants et petits enfants se mettent à applaudir et font place à la dernière surprise : Tonton Benoit arrive soudain en jouant de l' accordéon, sa moustache impeccable taillée en accent circonflexe, et c'est en musique que tout le monde se met à s'embrasser.

Quelques heures plus tard, je n'étais pas fière d'avoir douté de toi : En premier cadeau, tu me tendis un petit livret, me demandant de le lire lorsque nous serions seuls. C'était notre histoire, une belle histoire, d'autant plus belle que tu détestes écrire en général...

Tu as raison : le bonheur, c'est d'abord avoir la chance de respirer . Ensuite, la vie est imprévisible et tout n'est qu'aventure !